

Introduction

Un album de famille

Lorsque mon fils Nicolas était en CE1 ou CE2, au milieu des années 1980, et que, dans l'apprentissage à se situer dans le temps, il lui a été demandé de faire un arbre généalogique de sa famille, je ne pouvais pas dire tous les prénoms des frères et sœurs de mes parents Mendel et Mirla. Je ne savais que leur nombre. Nous sommes allés interroger mon père Mendel. Est apparue à mon fils une famille décimée en Pologne, mais personne ne savait ni où ni quand exactement elle l'avait été. 1942 semblait être l'année du désastre.

La même chose s'est reproduite trois ans plus tard, lorsque ma fille Iona a atteint l'âge d'être en cours élémentaire. Nous sommes retournés poser les mêmes questions à Mendel. J'ai décidé alors de tout noter de mon côté et de le conserver. Je l'ai fait sur un cahier d'écolier à larges lignes pour apprendre à écrire, avec un protège-cahier orange. Ce cahier existe toujours. C'est lui que j'ai emporté une dizaine d'années plus tard, en 2000, lorsque je me suis enfin décidée à entreprendre des recherches.

Qui étaient les membres de ma famille ? Que fut leur sort ? Quels furent leurs itinéraires ? Au fil des ans, l'idée m'était devenue intolérable de ne savoir ni qui ils étaient ni où exactement, quand et comment ils ont été exterminés. C'est ce que je suis partie chercher, d'abord à Yad Vashem à Jérusalem, en vain, puis à Varsovie. En vain encore.

Ma démarche s'est ensuite transformée : mes recherches ont consisté à savoir ce qu'il est advenu des communautés où habitaient les familles de mes parents. J'ai cherché à reconstituer l'histoire de la déportation de ces ghettos. Au moins, puisque je ne pouvais pas retracer les destins individuels, pouvais-je apprendre comment s'était déroulée la liquidation de ces communautés, rendre compte des destins collectifs.

Très vite aussi, mon objectif a été de pouvoir nommer les membres des familles Milewski, du côté de mon père, et Ryfman, du côté de ma mère. Je connaissais tous les prénoms des frères et sœurs de mes parents Mendel et Mirla, soigneusement conservés dans mon cahier orange depuis les années 1980. Mais certains étaient mariés, avaient

eu des enfants avant la guerre, et je ne savais pas nommer tous ceux-là. Il fallait leur donner une existence par leurs noms. C'était un objectif au moins aussi difficile que le précédent, car il impliquait de faire le tour des états civils – mais lesquels ? – et il ne restait plus grand-chose non plus sur ce plan.

Il me fallait aussi rassembler leurs photos, pour qu'ils soient présents par leurs images. Comme une manière de retrouver ce rite qui consiste à mettre une photo sur les tombes et à nommer les gens. Des photos et des noms, mais sans tombe. Une forme d'hommage. Dans l'album que j'ai pu reconstituer, il ne manque désormais que la photo de mon grand-père maternel.

J'ai tenté également de témoigner de la vie avant-guerre en cherchant des images des *shtetlekh*, les bourgades juives qu'ils avaient habitées. J'ai acheté des livres partout, à Varsovie ou à Paris, pour y trouver des photos de ces *shtetlekh* – Miedzeszyn, Falenitz, Yablonna et Zelechow –, des places de marché, des écoles, des synagogues, des métiers, des scènes de rue, des conseils municipaux et des conseils de la communauté juive.

Les histoires des Milewski et des Ryfman sont faites d'itinéraires extraordinaires. La plupart ont péri, en Pologne même, sur des chemins limités entre les *shtetlekh* des alentours de Varsovie et le camp d'extermination de Treblinka. Sans sépulture et sans trace, puisque tel était l'objectif de la Solution finale. Quelques-uns ont survécu en passant par la Pologne, l'URSS, l'Allemagne, la Belgique, l'Autriche, l'Italie, la Suisse, Israël, la France. Histoires d'émigrés, de réfugiés, d'internés, d'apatrides ou de naturalisés, ayant tenté de s'intégrer. Histoires faites de hasards, de présence d'esprit, de chance, d'héroïsme, d'aides ou de délations, de souffrances et de joies, elles sont identiques à celles de tous les Juifs rescapés : seuls changent les dates, les lieux, les hasards qui ont permis de survivre.

Cette Histoire, avec un grand H cette fois, est propre à une génération, celle qui l'a vécue. Elle l'a transmise à sa façon, comme elle a pu. Il est difficile de généraliser et de théoriser les questions que pose cette transmission de la mémoire par les survivants : dans chaque famille, elle s'est faite, bien naturellement, de façon singulière. Certains parents ont raconté, d'autres pas. Par exemple, mon père était très bavard, ma mère à l'inverse était muette : elle ne voulait pas commenter les photos de

famille et avait même fini par totalement oublier la langue polonaise. Mais pour les *yurtsaït*, les dates anniversaires de décès de ceux dont elle connaissait la date, elle faisait brûler une bougie, faite d'huile et d'eau, tout en haut du placard de la cuisine ; quand, petite, je lui demandais de quoi il s'agissait, elle me répondait que ce n'était pas pour les enfants.

Les transmissions des mémoires du *shtetl* et de la Shoah diffèrent totalement. Les récits du *shtetl* d'avant-guerre – c'est un pléonasme, mais comment dire autrement ? – ont été nombreux. Ils étaient cependant complètement subjectifs et difficiles à percevoir pour nous, les enfants parisiens des années 1950. Et il était impossible de trouver ces *shtetlekh* sur les cartes de Pologne de nos atlas scolaires. Monde très présent à l'oral, mais complètement mystérieux dans l'enfance ; des histoires d'un autre monde, d'un tout autre temps.

Si les récits du *shtetl* étaient nombreux, ceux de la guerre ont été à la fois très présents et absents. Les événements vécus pendant la guerre fondent en effet des différences majeures dans la transmission, entre ceux qui ont été déportés et ceux qui ne l'ont pas été. Mes parents, qui ont survécu en France au fil de cachettes, d'aléas d'arrestations ou de bouclages de quartier, d'itinéraires invraisemblables, ont raconté et reraconté leurs histoires. Nous avons été enveloppés de récits, parfois de silences. Mais ces silences ont fait partie des récits.

Des différences, enfin, apparaissent dans ce que peuvent porter les générations. Les enfants de la deuxième génération étaient plus ou moins réceptifs aux récits. J'ai été frappée, en interrogeant mes proches pour préparer cette recherche, par le fait que certains avaient des bribes d'histoires à raconter, alors que d'autres n'avaient aucun souvenir de ce qui leur avait été transmis. Le plus souvent, la deuxième génération a d'abord cherché à s'intégrer. Elle pouvait porter l'Histoire de la Shoah, le combat contre l'antisémitisme et la vigilance face au racisme, la nécessité de reconnaître la responsabilité de l'État français ; et elle l'a fait avec ampleur et conviction, au point d'être accusée d'affirmer trop haut la « singularité », l'« unicité », la « centralité » du génocide juif, au point parfois d'une confusion – « CRS = SS » scandions-nous en 1968, à l'âge de vingt ans, soutenus en cela par les parents, puisqu'il ne fallait plus se laisser faire. Mais cette deuxième génération a aussi buté sur la difficulté à transmettre

la Pologne juive : n'ayant vécu ni la Shoah ni le *shtetl*, elle a d'emblée pu inscrire les récits individuels de la Shoah dans l'Histoire, alors que le *shtetl*, lui, en restait absent. La troisième génération est aujourd'hui plus réceptive, à la fois parce que certains grands-parents ont été plus bavards et parce qu'elle est elle-même moins traumatisée. Mais c'est aussi la plus exposée à l'oubli, ou plutôt à la disparition de la mémoire.

De là est né, pour moi, le sentiment d'une responsabilité particulière de la deuxième génération, à l'âge où nos parents survivants disparaissent et où nos propres enfants deviennent adultes. En cela, ma démarche est caractéristique d'une époque, le début des années 2000. Génération charnière, donc.

Génération charnière, qui a vécu le *récit de la Shoah*, qui pouvait le comprendre, l'a intégré et porté – mais la transcription du récit n'est pas témoignage. Génération charnière, qui a vécu le *récit du shtetl*, mais ne pouvait pas le comprendre. J'ai dit le mystère que celui-ci constituait dans l'enfance. Aujourd'hui, ma génération peut formellement y accéder, intellectuellement. La synthèse de la vie juive en Pologne se trouve dans la littérature et dans les « livres du souvenir », les *yizker-biher*, ces ouvrages écrits par les communautés polonaises en diaspora après la guerre pour évoquer l'histoire des bourgades qu'elles avaient habitées. Mais ceux-ci ne m'ont été que partiellement accessibles, faute de savoir lire le yiddish. La deuxième génération connaît en général la langue parlée, mais pas son écriture. Et encore, le yiddish fut souvent pour nous une langue d'écoute, même pas de parole. Un manque qui résulte de la volonté des parents d'une intégration à tout prix, dans leur conviction d'une immigration sans retour.

Génération charnière, qui a vécu *ce qu'était l'immigration*, et qui peut donc la transmettre plus facilement, encore que demeure le risque d'un dévoiement ou de l'imagerie d'Épinal, au travers d'histoires de confection de vêtements ou de préparation de la carpe farcie. L'atelier de couture de mes parents fut le lieu à la fois de la transmission orale du passé et de la confection d'imperméables. Perchée sur la table de coupe, j'ai appris comment on coud, pourquoi le fil casse, les traites à payer, la morte-saison et les gens, les présents, les absents, toujours un peu présents. Les samedis après-midi, entre les verres de thé et les gâteaux de ma mère, les voisins venaient tous, la famille aussi, et chacun reracontait des histoires de guerre. Tout était

mélangé, la mort et la vie. Et c'est ce que j'ai en partie, mais autrement, reproduit avec mes enfants. L'éducation sur la Shoah, toujours, en permanence, et les contes, les chansons en yiddish, la musique *klezmer*, le *strudel*. Tout cela mélangé, aussi : la mort et la vie.

La responsabilité de perpétuer le souvenir d'un monde disparu est écrasante. Sur la Shoah, d'abord et avant tout. Sur la vie juive en Europe centrale et sa transposition dans les pays d'immigration aussi. Tant que les parents pouvaient raconter, même partiellement, et tout simplement tant que leur accent était présent, une mémoire était préservée. C'est bien plus difficile lorsque cela disparaît. Petite, j'avais clairement et spontanément le sentiment d'une différence ; et nous étions nombreuses à être différentes à l'école communale de la rue Meslay, entre les magasins de boutons et les ateliers, et au lycée Victor-Hugo à deux pas de la rue des Rosiers. Mes enfants auront encore entendu le yiddish, l'accent, les fautes de français, mais que pourront percevoir leurs propres enfants ?

C'est à cette tâche que je me suis attelée : celle de la transmission, celle que j'ai nommée le « devoir de mémoire », même si je sais que cette expression suscite des interrogations parce qu'elle a été souvent galvaudée. J'ai entrepris mes recherches et réalisé un album de famille afin de transmettre à la troisième génération, celle de mes enfants, l'histoire de ma famille en Pologne et – pour une petite partie d'entre elle – en France et en Palestine, pour en préserver la mémoire. J'ai décrit les itinéraires individuels, pour leur donner vie. En particulier, j'ai tenté de retracer l'individualité des victimes de la Shoah, par des anecdotes, leurs photos, leurs écritures, afin qu'ils ne restent pas sans traces pour leurs descendants, afin de leur redonner une identité.

J'ai ainsi fait le choix de retracer les itinéraires d'un grand nombre de personnes. Du côté de ma mère, ils étaient dix frères et sœurs. Seuls deux d'entre eux ont survécu, émigrés en France avant la guerre. Du côté de mon père, ils étaient six. Quatre ont survécu, en France comme mon père, en Pologne pour l'un, ou en URSS pour les deux autres. Parmi les frères et sœurs de mes parents assassinés en Pologne, certains étaient mariés et avaient des enfants. Un seul de mes quatre grands-parents a survécu.

En voulant préserver la mémoire d'une famille entière, en voulant transmettre un album de famille aussi complet que possible sur les victimes et les survivants, j'ai dû

faire des recherches sur plusieurs dizaines de personnes, raconter un grand nombre d'histoires, croisées ou séparées, mener des enquêtes en plusieurs lieux : leurs villages d'origine en Pologne, leurs résidences successives, les parcours de ceux qui avaient émigré avant-guerre en France, en Palestine ou aux États-Unis (mais cette émigration ne fut que temporaire), les lieux d'internement et d'extermination de ceux qui étaient restés en Pologne, les parcours de ceux qui avaient fui à l'Est lors de l'invasion allemande de la Pologne, et les périples des survivants après guerre, de centres communautaires en camps de personnes déplacées à travers toute l'Europe, pour qu'enfin tous les survivants se regroupent à Paris autour de mes parents. Il ne restait alors qu'une famille décimée.

La génération qui a vécu cette Histoire l'a retransmise de façon singulière. La mienne, celle des enfants de ces immigrants nés après-guerre, doit transmettre une mémoire d'événements qu'elle n'a pas vécus. En 2000, lorsque je m'engageais dans un véritable travail de recherche, je ne soupçonnais pas jusqu'où il me conduirait, ni que j'y consacrerai tant de temps. Mon idée était d'accumuler suffisamment d'informations pour écrire une note de mémoire familiale d'une trentaine de pages. Je n'imaginai pas que cette « note » aurait finalement deux cent cinquante pages et cinq cents pages de photos et documents : ce fut un « livre » édité à compte d'auteur, pour la famille et les amis, un « livre familial », un album. Je n'imaginai pas non plus qu'il obtiendrait le prix « Mémoire de la Shoah¹ » en 2005. Ni qu'il me servirait ensuite de matériau pour la rédaction de ce livre, ce qui m'a conduite à poursuivre des recherches non encore abouties et à en entreprendre de nouvelles.

¹ Prix attribué par la Fondation Jacob Buchman sous l'égide de la Fondation du judaïsme français.